

# REVUE DE PRESSE

UNE FORMIDABLE  
EXPÉRIENCE SENSORIELLE  
LE NOUVEL OBSERVATEUR

BERCOT S'EMPRE DE  
CE RÔLE À PLEINES MAINS  
PARISCOPE

UNE PERFORMANCE  
D'UNE GRANDE INTENSITÉ  
LE JOURNAL DU DIMANCHE

UNE EXPÉRIENCE NOIRE  
MAIS PASSIONNANTE  
TÉLÉRAMA

UN MOMENT DE THÉÂTRE  
D'EXCEPTION  
LA TERRASSE

UN MONDE OÙ  
L'ILLUSION NOUS ENVELOPPE  
LE FIGARO

# INGMAR BERGMAN FACE A FACE



RÉGION  
BOURGOGNE  
FRANCHE  
COMTÉ

SPEDIDAM  
LES DROITS DES ARTISTES-INTERPRÈTES

Adami  
la force des artistes

FIGARO  
SCOPE

inrocks.com

Ingmar Bergman  
INGMAR BERGMAN FOUNDATION

## EXTRAITS DE PRESSE

**L'OB** « Bien que le sujet ne soit pas folichon, le spectacle est rendu prenant et même fascinant par la subtile mise en scène de Léonard Matton, l'excellence de sa distribution (...). et bien sûr Emmanuelle Bercot, plus familière de l'écran que des planches, qui se précipite au fond du gouffre avec son personnage et nous y entraîne à sa suite. Il y a quelque chose de Maria Casarès dans la puissance de son jeu. (...) Ce n'est pas seulement un spectacle. C'est une formidable expérience sensorielle. »

Jacques Nerson

**Télérama** | « Léonard Matton (...) nous fait pénétrer grâce aux sensations, aux désarrois, aux manques, dans la dépression d'une psychiatre, Jenny, qu'incarne superbement Emmanuelle Bercot. Lumières sombres et floues, juxtaposition obscure d'images et de temporalité : tout est fait dans la scénographie et la mise en scène pour égarer le spectateur dans les labyrinthes de la détresse intérieure. »

Fabienne Pascaud

**Télérama** | **TT** « Emmanuelle Bercot (...) franchit une à une les portes vers l'abîme. Elle n'a pas froid aux yeux et ce qu'elle livre sur scène, peu de comédiennes oseraient le livrer avec une telle intensité. Entourée d'acteurs excellents, elle est le centre irradiant d'un spectacle sensible. »

Joëlle Gayot

**LE FIGARO** « Bergman voit un peu la détresse de Jenny comme un parcours labyrinthique dans un monde où elle ne sait plus si elle rêve, si elle est plongée dans un cauchemar ou si c'est l'affreuse et douloureuse réalité de sa vie qui est là. Et nous, public, évidemment, on se pose beaucoup de questions. On est dans un monde où l'illusion nous enveloppe également. La scénographie et les lumières d'Yves Collet nous égarent sans cesse comme les images: on n'est jamais certain de ce que l'on voit, de ce que l'on entend. (...) Du très grand art. »

Armelle Héliot

**la terrasse** « En adaptant le formidable film de Bergman, le metteur en scène Léonard Matton rencontre les grandes espérances que cette ambition pouvait soulever : vivre un moment de théâtre d'exception. (...) En jouant avec le réel et le fantasmagorique, floutant nos perceptions, brouillant notamment la perception temporelle, la mise en scène trouve les moyens d'atteindre ce qu'elle vise, soutenue par un dispositif scénique aussi subtil qu'efficace signé par Yves Collet. »

Marie-Hélène Dulous de Méritens

**Le Journal du Dimanche** « Emmanuelle Bercot livre ici une performance d'une grande intensité. Progressivement son personnage passe sous nos yeux de la froideur au bouillonnement, du contrôle absolu à une forme de fièvre délirante épanchant ses pires angoisses, ses souvenirs les plus enfouis... »

Alexis Champion

**pariscope** « Ce scénario de l'angoisse, oppressant au plus haut point, a beau suivre la trajectoire individuelle d'un personnage fictionnel, il nous renvoie inévitablement à nos terreurs d'enfant, aux recoins obscurs de notre mémoire et de notre imaginaire, à des questionnements vertigineux. Et les démons, les sources d'effroi de cette psy à la dérive viennent nous vampiriser jusque dans la salle. »

Marie Plantain

**SORTIR**

# L'OBS



## Emmanuelle Bercot, tragédienne

**FACE À FACE, D'INGMAR BERGMAN. THÉÂTRE DE L'ATELIER, PARIS-18<sup>e</sup>,  
01-46-06-49-24, 21 HEURES. DU 16 JANVIER AU 24 FÉVRIER.**

★★★★ Nombre de réalisateurs de cinéma écument les théâtres pour y faire leur marché. Depuis quelque temps, la scène leur rend la pareille, elle se nourrit de cinéma. Spectacle le plus marquant depuis septembre ? « Après la répétition », tiré du film de Bergman par le collectif tgStan. Et maintenant c'est « Face à face », du même auteur, que Léonard Matton porte magnifiquement à la scène. Il est vrai que Bergman, créateur multiscartes, était à la fois homme de théâtre, de cinéma et de télévision (avant d'être un film, « Face à face » fut un téléfilm en quatre épisodes, en 1976). C'était aussi un écrivain. Il suffit pour s'en convaincre de lire ses scénarios. Du film, Bergman se montrait malcontent. Il se reprochait d'avoir guidé Liv Ullmann dans de mauvaises directions. Emmanuelle Bercot l'aurait-elle satisfait davantage ? Il aurait en tout cas été saisi par la justesse de son interprétation. Elle incarne ici Jenny Isaksson, psychiatre réputée, modèle d'équilibre et d'énergie, qui plonge dans la dépression et cherche à mettre fin à ses jours à la suite d'une tentative de viol. Bien que le sujet ne soit pas folichon, le spectacle est rendu prenant et même

fascinant par la subtile mise en scène de Léonard Matton, l'excellence de sa distribution (Evelyne Istria, comédienne rare aux deux sens du terme : à la fois exceptionnelle et trop peu employée, Nathalie Kousnetzoff, Lola Le Lann, David Arribe, Thomas Gendronneau). Et bien sûr Emmanuelle Bercot, plus familière de l'écran que des planches, qui se précipite au fond du gouffre avec son personnage et nous y entraîne à sa suite. Il y a quelque chose de Maria Casarès dans la puissance de son jeu. Jadis les cris d'épouvante d'une actrice nommée Paula Maxa provoquaient, paraît-il, des évanouissements en pagaille dans le public du Grand-Guignol. Sans aller jusque-là, Emmanuelle Bercot transmet si bien l'effroi du médecin devenu malade, en proie à des hallucinations terrifiantes, qu'on en sursaute et frissonne avec elle. Ce n'est pas seulement un spectacle mais une formidable expérience sensorielle. Une exploration des abysses dont on revient secoué mais apaisé. Le pouvoir cathartique du texte prouve qu'il confine à la grande tragédie.

**JACQUES NERSON**

# Télérama

SCÈNES

## LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Plonger dans l'inconscient d'un être, cheminer à l'intérieur de ses fantasmes et de ses rêves... Voilà ce qu'a toujours superbement autorisé le théâtre à travers ses personnages de chair et de sang, auxquels sont peu à peu mêlés, au fil de la représentation, notre propre chair et notre propre sang. Et cette exploration intime ne se fait pas seulement à travers les mots, la logique construite des phrases prononcées ; mais plutôt à travers leurs musiques, leurs rythmes, leurs non-dits et leurs pauses. Dans *Face à face*, adapté du film réalisé pour la télévision par Ingmar Bergman (1976), Léonard Matton – épaulé au son par son frère, Jules Matton – nous fait ainsi pénétrer, grâce aux sensations, aux désarrois, aux manques, dans la dépression d'une psychiatre, Jenny, qu'incarne superbement Emmanuelle

Bercot. Lumières sombres et floues, juxtaposition obscure d'images et de temporalité : tout est fait dans la scénographie et la mise en scène pour égarer le spectateur dans les labyrinthes de la détresse intérieure. Six comédiens seulement incarnent la vingtaine d'individus qui entourent le médecin au bord du suicide, du mari à la grand-mère, de la mère au pasteur. Parce que plus personne n'a de réelle existence, de réelle identité face aux angoisses destructrices et à la solitude qui embrasent Jenny ? S'il n'était parfois inutilement alambiqué et opaque, avec d'inutiles longueurs, le parcours aux confins de l'être où entraîne le très doué Léonard Matton, 35 ans – fils du défunt artiste Charles Matton –, reste passionnante et noire expérience. Aux frontières du réel, du moi et de leurs illusions, et de leurs mensonges.

## Emmanuelle Bercot, la fille de l'être

**Mise en scène par Léonard Matton dans *Face à face* d'Ingmar Bergman, l'actrice incarne avec émotion une psychiatre en pleine dépression. Un texte ardu mais fort, dans lequel l'on s'égare agréablement.**

Emmanuelle Bercot n'est pas une artiste comme les autres. C'est une personnalité audacieuse, une âme forte. Elle a du caractère et une indépendance d'esprit qui l'a toujours tenue éloignée des chemins trop frayés. Le cinéma est son territoire le plus familier. Mais qu'elle écrive, réalise, joue, elle a toujours frappé professionnels et public par la force parfois dérangeante de son propos. On voit donc mal qui d'autre qu'elle, aujourd'hui, pourrait soutenir le long parcours, éprouvant, qu'elle accomplit, sous la direction du metteur en scène Léonard Matton, dans *Face à face* d'Ingmar Bergman. Le miracle, avec elle, pourtant rare au théâtre, c'est qu'elle est l'évidence même. Parfois, elle se joue d'espiègles mimétismes. Ainsi, l'an dernier, dans *Dîner en ville* de Christine Angot, mis en scène par Richard Brunel, elle reprenait la gestuelle, la manière de dire de l'écrivain. C'était très finement mené...

Mais en Emmanuelle Bercot, ce n'est pas la composition qui nous intéresse. C'est l'authenticité, l'engagement. Ce mystère de l'identification d'une comédienne avec son personnage et le jeu que l'interprète maintient avec celui-ci. Dans *Face à face*, film de 1976, Ingmar Bergman raconte la dépression d'une femme. C'est une situation très particulière, puisque cette femme, mariée, mère d'une fille, est médecin psychiatre et travaille dans un hôpital, prend soin de malades dont la raison vacille. Son mari est également psychiatre. Il est au loin, donnant des conférences aux États-Unis.

Autant le dire, il s'agit d'un texte très ardu, qu'il a publié et qui a été traduit en français par Lucie Albertini et Carl Gustaf Bjurström. Léonard Matton, qui vient de mener à son terme l'extraordinaire aventure du « théâtre immersif » dans ce lieu éphémère qui fut baptisé Le Secret et où l'on suivit, dans un dédale de pièces, le jeune Hamlet, a mis la barre très haut en choisissant ce texte. Mais au moins est-on devant une matière à représenter, absolument passionnante.

### Parcours labyrinthique

Et si l'on cite le « dédale », c'est que Bergman voit un peu la détresse de Jenny comme un parcours labyrinthique dans un monde où elle ne sait plus si elle rêve, si elle est plongée dans un cauchemar ou si c'est l'affreuse et douloureuse réalité de sa vie qui est là. Et nous, public, évidemment, on se pose beaucoup de questions. On est dans un monde où l'illusion nous enveloppe également. La scénographie et les lumières d'Yves Collet nous égarent sans cesse comme les images: on n'est jamais certain de ce que l'on voit, de ce que l'on entend. L'environnement sonore de Claire Mahieux et la musique de Jules Matton (le frère de Léonard, tous deux fils du regretté Charles Matton) nous plongent dans un monde informel. Rien n'est stable.

Sept comédiens pour vingt-quatre figures : seules Emmanuelle Bercot et la fine Lola Le Lann, sa fille, ne portent qu'un personnage. On repère les protagonistes et l'art des autres acteurs : Évelyne Istria (la grand-mère notamment), Nathalie Kousnetzoff (plusieurs figures angoissantes), Thomas Gendronneau (un jeune musicien), Philippe Dormoy (le grand-père, Wankel et surtout Erik), David Arribe (Thomas Jacobi). De salle à plateau, on entraperçoit certaines scènes et, comme Jenny, on ne sait plus où l'on est. C'est le souhait du metteur en scène. Certains moments sont très violents: l'agressivité d'une patiente, une tentative de viol, un suicide aux médicaments. C'est cadré précisément, mais l'ensemble demeure un peu long. Il y a sans doute un rythme plus soutenu à trouver, et peut-être des coupes. Demeure l'exceptionnelle Emmanuelle Bercot, féminité dorée et blonde, continûment présente, habillée des beiges doux de Raoul Fernandez. Cheveux relevés en chignon, vulnérable et invincible, timbre idéal, émouvante dans la détresse comme la joie, d'une vérité bouleversante.

Du très grand art.

Une vibrante Emmanuelle Bercot  
dans le rôle de Jenny

# la terrasse



Critique

**En adaptant le formidable film de Bergman, le metteur en scène Leonard Matton rencontre les grandes espérances que cette ambition pouvait soulever : vivre un moment de théâtre d'exception.**

La conception immersive que le metteur en scène Leonard Matton se fait du théâtre produit ses meilleurs effets avec cette adaptation du film d'Ingmar Bergman. La plongée sauvage de Jenny, médecin psychiatre, dans les abîmes de son inconscient pour refaire surface après un double trauma, est un sujet qui se prête merveilleusement à une immersion cathartique d'une grande profondeur humaine, où les raisons de vivre luttent avec le désir d'en finir. Il y a dans l'intention de l'auteur lui-même qui attendait de ses lecteurs – de ses spectateurs – qu'ils soient aussi ses « collaborateurs », comme le relève Leonard Matton, une aspiration que le metteur en scène s'attache à mettre en valeur. Ce troublant *Face à face*, exploration d'un cas limite, devient le nôtre par la magie de l'expérience dramatique, qui nous pousse hors de nos retranchements. En jouant avec le réel et le fantasmagorique, floutant nos perceptions, brouillant notamment la perception temporelle, la mise en scène trouve les moyens d'atteindre ce qu'elle vise, soutenue par un dispositif scénique aussi subtil qu'efficace signé par Yves Collet.

## Une distribution de haute volée

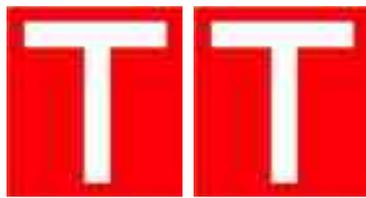
Tout concourt à ravir le spectateur à lui-même. Mais, de ce rapt, les acteurs sont au premier chef les auteurs. Avec au premier plan Emmanuelle Bercot dans le rôle de Jenny.

Sa justesse fait oublier sa performance. Le parcours éprouvant qui est le sien est sublimé par un pouvoir incantatoire qui emprunte à la veine tragique. Evelyne Istria, la grand-mère, (qui endosse également à l'instar des autres membres de la distribution plusieurs rôles), est parfaite. Egale à elle-même, dotée de cette superbe présence scénique qui est la sienne, son aisance confondante conforte cette impression de réalité qui entraîne le public encore plus loin, là où il est réticent à aller. Il faut également saluer l'excellence du jeu de Philippe Dormoy (Wankel, L'Homme, Erik, le Grand-père) comme celle de David Arribé (Thomas, Médecin 1) et les très belles prestations de Nathalie Kousnetsof, Thomas Gendronneau et Lola le Lann. La puissance de la tension dramatique, outre la maestria des acteurs et l'intelligence de la scénographie aussi clinique que dynamique, tient également à la partition musicale dont Jules Matton est l'auteur. Avec toutes ces qualités réunies, la pièce pourrait vraisemblablement gagner, en termes de rythme, à resserrer encore le propos. Une ambition prête à s'actualiser au fil des représentations.

**Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens**

**Théâtre de l'Atelier**, 1 place Charles-Dullin,  
Du mardi au samedi à 21h, le dimanche à 15h.  
Tél. 01 46 06 49 24. Durée: 2h.  
[Spectacle vu au théâtre des Plateaux Sauvages.](#)

# Télérama



On aime beaucoup

Jenny est la psychiatre qu'on aimerait avoir pour psychiatre. Mère et épouse comblée, belle et bien dans sa peau, elle rayonne. Jusqu'au viol dont elle est la victime. Jenny perd pied, tente de se suicider et tutoie la folie. Pour incarner cette descente en enfer qu'Ingmar Bergman décrit dans le détail, il fallait une actrice n'ayant pas peur d'affronter les démons. Emmanuelle Bercot est celle-ci, qui franchit une à une les portes vers l'abîme. Elle n'a pas froid aux yeux et ce qu'elle livre sur scène, peu de comédiennes oseraient le livrer avec une telle intensité. Entourée d'acteurs excellents, elle est le centre irradiant d'un spectacle sensible. Encore quelques ajustements et la représentation trouvera son rythme. Il ne sera pas de tout repos mais il sera le bon. Et là, tout sera impeccable.

# Le Journal du Dimanche

## Bercot face à Bergman

**CATHARSIS** La comédienne-réalisatrice joue une psychiatre qui perd pied dans une adaptation de « Face à face » du cinéaste suédois

### Face à face

C'est une psychiatre à qui tout paraît réussir, une femme en apparence équilibrée et dont la mission est d'écouter, de rassurer et de guider. Jusqu'au jour où, victime d'une agression, elle bascule dans la dépression et l'autodestruction... Rien de très réjouissant a priori dans *Face à face*, qui n'est pas le plus connu des films du maître suédois Ingmar Bergman. Produit pour la télévision, sorti en 1976, il avait cependant valu à son épouse Liv Ullmann une nomination aux Oscars.

En cette année de centenaire de la naissance du cinéaste, il revit sur les planches dans une adaptation du jeune metteur en scène Léonard Matton et avec Emmanuelle Bercot dans le rôle de Jenny, la psy qui perd pied. La blonde actrice-réalisatrice de 51 ans (*La Tête haute*, *Backstage*) se fait rare au théâtre, où elle a été révélée l'an dernier dans *Dîner en ville* de Christine Angot, au

Théâtre de la Colline. Elle livre ici une performance d'une grande intensité. Progressivement, son personnage passe sous nos yeux de la froideur au bouillonnement, du contrôle absolu à une forme de fièvre délirante épanchant ses pires angoisses, ses souvenirs les plus enfouis...

Sur le plateau sobre et sombre, ses cauchemars surgissent sous forme de projections grand format. De même, la lumière est maintenue dans un perpétuel entre-deux, de manière à accompagner l'inconscient chamboulé de l'héroïne. Autour d'Emmanuelle Bercot, cinq acteurs se relaient pour endosser plusieurs rôles et rendre ce voyage encore plus vivant, plus violent. C'est dans la deuxième partie que ce pari fonctionne le mieux, passé une mise en place trop statique ou tendue. Quand Jenny, à terre, se trouve au pilori de sa « prison invisible » et n'a plus d'autre choix que d'accepter d'être secouée par sa thérapie, l'action et la force prennent le pas sur le sens. On devient alors, enfin, les témoins fascinés d'une âpre catharsis. ● **A.L.C.**

Du 16 janvier au Théâtre de l'Atelier (18<sup>e</sup>) puis tournée.

Paris • Ile-de-France

# pariscope

Emmanuelle Bercot brûle les planches dans un face à face avec elle-même considérablement angoissant. Emmanuelle Bercot se révèle intense et fiévreuse dans une pièce oppressante qui dépèce l'angoisse de vivre sans prendre de gants, plonge tête la première dans une psyché torturée et nous tient en haleine jusqu'à la fin. Bergman adapté au théâtre ne perd pas sa force de frappe et l'on ne sort pas indemne de ce "Face à Face".

Décidément, Léonard Matton ne chôme pas et semble n'avoir peur de rien. Après avoir adapté "Hamlet" dans une version immersive inédite au Secret, friche éphémère ouverte avant l'été de sa propre initiative, le metteur en scène s'attaque à un scénario épineux et douloureux d'Ingmar Bergman, réalisateur suédois ayant placé la complexité de la psychologie humaine au cœur de son cinéma. La tâche était rude car le récit prend la forme d'une descente aux enfers dont la rédemption n'arrive qu'en bout de course et le spectateur n'est pas épargné par le mal-être grandissant du personnage principal, allant jusqu'à le pousser dans ses ultimes retranchements, mais le jeu en valait la chandelle tant il offre une partition d'exception à l'actrice non moins exceptionnelle qu'est Emmanuelle Bercot (par ailleurs réalisatrice confirmée) et qui se livre ici à corps perdu dans une performance époustouflante. A ses côtés, une poignée de comédiens endosse plusieurs rôles afin de faire exister tous les personnages gravitant autour de cette psychiatre rattrapée et dépassée par ses angoisses au point de perdre pied. Nathalie Kousnetzoff impressionne par son caméléonisme bigarré, David Arribe distille son pouvoir de mystère et d'attraction, Thomas Gendronneau sa fébrilité contenue de jeune premier prometteur, Philippe Dormoy sa bonhomie malicieuse, Lola Le Lann sa silhouette gracile et sa belle gravité et Evelyne Istria que l'on a beaucoup d'émotion à retrouver sur scène en grand-mère attentionnée semble porter en elle tous les rôles qu'elle a joués et digérés. Toutes ces générations sont réunies ensemble sur un même plateau pour donner corps et vie scénique à ce film de Bergman datant de 1976 et mené bien sûr par Liv Ullman, fidèle interprète du cinéaste.

Si le spectacle n'a pas encore trouvé sa vitesse de croisière, pêche encore dans ses transitions et sa dynamique d'ensemble, on ne doute pas qu'il trouvera sur la durée son rythme, gagnera en fluidité et déploiera pleinement la puissance de ses enjeux. Car l'essentiel est là, le suspense et le trouble enflent au fur et à mesure, l'atmosphère sombre et inquiétante happe le spectateur dès la première scène, les cauchemars se mêlent au réel jusqu'à se confondre avec lui. Léonard Matton mise sur la simplicité des moyens, un décor minimaliste avec mobilier facilement mobile pour signifier aisément chaque espace, un rideau transparent en fond de scène servant d'écran de projection et permettant de délimiter une zone de jeu supplémentaire en arrière-plan. L'inspiration cinématographique est évidente (Hitchcock et Brian de Palma flottent dans l'air) et il fallait une cinéphilie solide pour oser s'attaquer à pareil monstre filmique. Car ce scénario de l'angoisse, oppressant au plus haut point, a beau suivre la trajectoire individuelle d'un personnage fictionnel, il nous renvoie inévitablement à nos terreurs d'enfant, aux recoins obscurs de notre mémoire et de notre imaginaire, à des questionnements vertigineux. Et les démons, les sources d'effroi de cette psy à la dérive viennent nous vampiriser jusque dans la salle. Car Emmanuelle Bercot nous les rend palpables avec une force de conviction saisissante, elle glisse dans la folie sous nos yeux ébahis, elle s'empare de ce rôle à pleines mains et ne le lâche plus toute la pièce durant. Elle est l'épicentre du cyclone, un tourbillon à elle toute seule. On croirait la voir s'étouffer sur scène tandis que nous, spectateurs empathiques, haletons de concert avec elle, aux prises avec la même sensation de suffocation. Et lorsqu'elle expectore littéralement sur son lit d'hôpital en furie, en un manège vertigineux et exorcisant, son traumatisme et ses fantômes, sa souffrance vomie devient libération salvatrice et nous délivre dans le même mouvement de ce cycle infernal. Gare aux âmes sensibles.



## Dans la face

Cela fait longtemps que j'entends parler de ce spectacle. *Face à face* aurait dû d'abord être monté à l'Atelier sous la précédente direction mais, suite aux affaires qu'on connaît bien, la production a été retardée et c'est finalement au Théâtre 13 que s'ouvre ce *Face à Face* d'après Ingmar Bergman en cette fin 2018, juste à temps pour rentrer encore dans le cadre de cette année-hommage.

Je suis contente de voir ce projet enfin abouti car, ayant découvert Léonard Matton comme créateur du Secret, ce lieu de théâtre immersif au coeur du 5e arrondissement, j'avais hâte de le revoir dans un travail plus classique. Et je ne fus pas déçue.

La scène s'ouvre sur une consultation de Jenny et d'une de ses patientes : on comprendra rapidement que Jenny est psychiatre, mais qu'elle n'est finalement pas si éloignée que ça de ses malades. Prenant quelques jours de vacances seule, sans son mari ni sa fille, elle sera confrontée à plusieurs événements qui feront remonter rêves et autres cauchemars venant se mêler à sa réalité. Commencera alors un face à face entre elle et elle, une auto-analyse pour aller puiser au plus loin les causes d'un mal être qui s'avère bien plus profond que prévu.

C'est étrange de se dire que, pour l'instant, je ne connais Ingmar Bergman qu'à partir des adaptations théâtrales que j'ai vues. Je pense forcément à *Sonate d'Automne* vue à l'Oeuvre il y a quelques années, qui m'avait déjà donné la température de ce qu'était Bergman. J'ai retrouvé ce ton sombre, cette culpabilité omniprésente et pesante, ce manque d'air dans la mise en scène de Léonard Matton, dont la scène psychédélique est le point d'orgue. Une atmosphère qui m'a d'ailleurs déroutée en premier lieu, mais dans laquelle je suis finalement rentrée pour n'en plus ressortir.

J'en suis rentrée par une porte bien spécifique : celle d'Emmanuelle Bercot. Elle est à la fois la fondation, les murs, et le toit de ce spectacle. Peut-être est-ce dû à sa présence tout le long du spectacle mais elle y amène un souffle particulier. La composition de son personnage contribue grandement à définir l'ambiance de cette histoire, et ses cris, toujours surprenant, son rire, presque démoniaque, ses pleurs, jamais forcés, viennent souvent dérouter un public qui ne s'y attendait pas. Elle mêle une force apparente à une fragilité plus intérieure avec beaucoup de subtilité et j'ai été captivée par cet ouragan complexe qu'elle avait réussi à créer. Sur scène pendant plus de deux heures, elle livre une performance impressionnante et vient confirmer ce que j'avais déjà senti lors du *Dîner en ville* : Emmanuelle Bercot est de ces grandes artistes dont je suivrai dorénavant la carrière.

Ne me faites pas dire ce qui n'est pas : le reste de la distribution est excellente. Léonard Matton a composé avec des profils étranges, ce qui transparaît surtout lors des saluts. Des physiques, des voix, des gestuelles différents, presque antagoniques, et qui forment un tout très hétérogène rendent à merveille le manque de communication, le décalage entre les personnages qui ne parviennent à s'entendre malgré une partition constante. J'ai retrouvé avec plaisir Évelyne Istria qui incarne avec brio la grand-mère de Jenny et qui fait passer beaucoup de sentiments mais jamais de tendresse sur son visage pourtant très souriant.

Une belle composition !

# L'Œil d'Olivier

## Emmanuelle Bercot au cœur des névroses bergmaniennes

**Sur les planches du théâtre de l'Atelier, Emmanuelle Bercot se glisse dans la peau d'une psychiatre à l'âme tourmentée. Guidée avec justesse par Léonard Matton qui a adapté le scénario de *Face à Face* d'Ingmar Bergman, fragile, elle donne vie, aux maux sculptés par le réalisateur suédois. Un moment de théâtre intense.**

La vie semble sourire à Jenny Isaksson (Emmanuelle Bercot). Épouse comblée, mère d'une jeune fille adorable, psychiatre confirmée, elle a tout pour être heureuse. Dans l'attente de la livraison de sa future maison de standing, du retour de son mari parti travailler trois mois à l'étranger, et de son enfant en stage d'équitation, elle décide de s'installer quelques temps chez ses grands-parents, afin de se faire chouchouter. C'est là qu'elle a grandi, après le décès de son père et de sa mère dans un accident de voiture.

Pourtant, une langueur, une fatigue semblent s'être emparées de son être. Un mal-être l'envahit. Totalement investie dans son métier, serait-elle submergée par les tourments qui hantent les âmes de ses patients ? Ou verrait-elle ressurgir ses démons intérieurs, enfouis depuis longtemps au plus profond de sa mémoire, suite à une agression sexuelle dont elle a été victime ? Tout semble s'entremêler. Elle perd pied, se noie dans les eaux troubles de ses pensées, n'arrive plus à se raccrocher à la vie. Submergée par ses névroses qui prennent forme sur le plateau par des images projetées sur l'immense toile de fond de scène ou par des scènes angoissantes qui apparaissent derrière par transparence, elle rêve de dormir, de ne plus se réveiller.

Avec beaucoup d'ingéniosité, Léonard Matton adapte *Face à Face*, un scénario signé par Ingmar Bergman, dont on célèbre cette année le centenaire de la naissance, d'abord diffusé à la télévision sous forme de feuilleton fleuve, avant d'être resserré pour le cinéma et couronné par la nomination de Liv Ullman aux Oscars. Jouant sur les champs, les contre-champs de façon très cinématographique, le prolix metteur en scène, dont on a pu apprécier, il y a peu le *Hamlet* immersif à deux pas de la place Monge, convie les spectateurs à plonger au plus près des doutes, des angoisses qui assaillent cette femme, sans raison apparente. Tirant le fil de la mélancolie, du spleen qui s'abat sur elle avec une intensité inouïe, il esquisse le portrait d'une dépression froide, terrifiante, mettant en exergue les origines profondes du mal qui la ronge.

S'appuyant sur le texte au pouvoir cathartique de Bergman, Léonard Matton offre à Emmanuelle Bercot, un rôle puissant, dans lequel elle se livre à corps perdu. Si quelques ajustements, pour redynamiser le rythme de la pièce sont encore à prévoir et si en grande tragédienne en devenir, elle doit s'installer encore un peu plus dans la folie qui gagne son personnage, la blonde et accorte comédienne est sidérante de vérité. Accompagnée sur scène par une brochette de talentueux interprètes – Thomas Gendrenneau épatant en danseur tombeur, David Arribe ténébreux à souhait en ami-amant, entre autre –, qui s'invitent dans ses pires cauchemars, elle habite son rôle avec une fragilité sur le fil, une vulnérabilité déconcertante.

Ainsi, *Face à Face* revisité au théâtre vire au drame aliénant, transcendant et, malgré quelques longueurs devrait au fil du temps monter en puissance et saisir le public par sa radicalité fulgurante.

*Par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore*